

TOMI UNGERER

par Tomi Ungerer



© Tomi Ungerer, vers 1980

Claude-Anne Parmegiani : *À la lecture d'Allumette et de Jean de la Lune, en particulier, une question se pose : dans quelle langue écrivez-vous ? Question qui en cache une autre : au fait quelle est votre langue maternelle ?*

Tomi Ungerer : Je n'ai pas de langue maternelle. J'ai simplement plusieurs langues fraternelles. D'ailleurs je suis trilingue ; j'écris en anglais, en français, en allemand, et en plus, il faut ajouter l'alsacien. J'aurais tendance à considérer l'alsacien comme ma

langue maternelle, mais en France ce n'est pas une langue, ou disons plutôt que c'est une « mauvaise langue ». Dans chaque langue, je parle avec un accent différent. C'est sans doute dû à mon caméléonisme alsacien, mon mimétisme ; on dit que je parle français avec un accent allemand. Il y a même des gens qui se sont hasardés à me suspecter d'être Norvégien. En anglais, mon accent varie : si je suis à New York, je retrouve en partie un accent juif new-yorkais, par contre, si je suis au Canada, je retrouve un peu l'accent canadien, tout en ayant un

accent français et un accent allemand en anglais. Maintenant je vis en Irlande, et mes enfants trouvent très rigolo que j'aie un accent irlandais identifiable... qui n'est pas vraiment irlandais. J'ai reçu le plus beau compliment de ma vie en Angleterre où un Anglais m'a demandé : « Combien d'années avez-vous passé en Allemagne pour avoir l'accent allemand ? ». Je peux jouer avec ça. Quand je rencontre des Anglais, des Anglais qui sont arrogants, je leur demande : « Are you Irish ? » (Est-ce que vous êtes Irlandais ?). Et là, en trois mots il sont désarçonnés. Je dois reconnaître que quand je suis avec des gens arrogants, je suis plus arrogant qu'eux, il faut bien l'être, mais sinon j'ai horreur de l'arrogance, c'est une chose qui ne plaît pas beaucoup aux Alsaciens, ni aux minorités d'ailleurs.

Quand on est trilingue, on a une possibilité bien plus grande de jouer avec les mots, on peut trafiquer d'une langue à l'autre. Je ne sais pas si je peux vous raconter ces choses-là parce qu'il faut être trilingue pour comprendre mais je vais quand même essayer. Quand nous sommes arrivés en Irlande, notre voisin paysan est venu ; il nous a amené un sac de pommes de terre. Il m'a expliqué que ses pommes de terre étaient « uniques au monde ». Finalement, après deux ou trois whiskies, j'ai demandé : « Mais pourquoi sont-elles uniques au monde ? » Et il m'a dit : « Because they come from my heart » (elles viennent de mon cœur). Je rentre en Alsace, et je raconte cette histoire ; là je dois vous expliquer que « hart » ça veut dire le sol et que « aepfel » c'est la pomme ; donc la pomme de terre c'est le « hartaepfel ». Il faut ajouter que « hart » (sol) se prononce exactement comme « heart » (cœur) en anglais ; on m'a dit « il n'y a rien de neuf, nous aussi on a nos "hartaepfel" ». Je pense donc que la chose la plus essentielle ce sont les langues. Il faut collectionner les langues parce qu'une fois qu'on a une autre

langue, on comprend mieux la culture des autres. On peut s'amuser avec les langues, on peut les faire transpirer, les mettre au grill. Pour moi un coucher de soleil, je le ressens en français, en allemand, en anglais ou en alsacien, de cette façon je peux jouir de quatre couchers de soleil à la fois, au niveau astral, c'est pas mal !

C.A.P : *Certes vous pouvez en jouir en quatre langues mais au moment d'écrire, il vous en faut choisir une seule.*

Tomi Ungerer : Le grand problème, c'est qu'il y a des choses qui se disent mieux en français, d'autres en anglais et d'autres en allemand. J'aime bien fabriquer des aphorismes. Je me suis inventé dernièrement une devise « Don't hope, cope » (N'espère pas, agis). C'est intraduisible en français. J'aime bien les slogans. Je suis très fier d'avoir conçu un slogan en Amérique qui est rentré dans la langue anglaise : « Expect the unexpected. » Si vous entendez un Anglais qui utilise cette expression, elle a été lancée dans une campagne que j'ai conçue. Mais, en français, si je dis : « je voudrais que mon arrogance soit aussi fausse que ma modestie », ça vient directement de La Rochefoucault. Chaque langue a sa façon de s'exprimer. Je pense que le luxe des langues, c'est de jouer avec.

Noëlle Batt : *En quelle langue avez-vous écrit Allumette, votre dernier livre pour les enfants ?*

Tomi Ungerer : J'ai dû l'écrire en français... non, en anglais ? Je ne peux pas vous répondre. J'essaye d'oublier mes livres aussi vite que possible. Le problème c'est qu'eux ne m'oublient pas. Mon éditeur français qui est dans la salle pourra vous répondre mieux que moi.

Arthur Hubschmidt : *En fait je voudrais te poser une question parce que moi aussi je me suis demandé comment tu procèdes par-*

fois. Est-ce que la langue dans laquelle tu écris ne dépend pas de l'éditeur avec lequel tu travailles ? Par exemple quand tu travaillais en Amérique, avec Ursula Nordström, tu écrivais probablement en anglais ?

Tom Ungerer : Oui, c'était l'époque où je vivais à New York ; je me sentais totalement new-yorkais, je n'avais plus du tout envie de revenir en Europe. Peut-être qu'on utilise d'abord la langue du pays dans lequel on vit. Quand je reviens en Alsace et que j'ai un article à écrire, ou un discours, je l'écris en français ou en allemand, je laisse mon anglais derrière moi. Donc, je suis aussi bien à cheval sur mes trois langues que sur mes bêtes noires. Quel est le mécanisme qui pousse à choisir de s'exprimer dans une langue ? Je me le demande. Dernièrement pour le livre des affiches que j'ai fait avec mon éditeur suisse allemand Daniel Keel, j'ai écrit la préface en français. Sans doute que quand on prononce le mot « affiche », je pense en français, j'ai connu l'époque de Savignac. Mais par contre, quand on parle de « slogan », je pense en allemand, ou en anglais.

Michèle Cochet : *En tant qu'auteur-illustrateur, quelle est dans votre œuvre la place respective du texte et de l'image ?*

Tom Ungerer : C'est une question d'équilibre. Il y a beaucoup de jeunes illustrateurs qui viennent me consulter. Je leur dis que le dessin ne suffit pas. Dans tous les grands classiques de la littérature enfantine, le texte et l'image ont toujours été conçus par la même personne. L'essentiel c'est d'être auteur ; comme pour avoir un enfant, il faut un père et une mère. Et pour être le parent d'un livre, il faut le dessin et il faut le texte. Il faut aussi un temps de gestation, qui est en général très pénible. Dans mon cas, une fois que j'ai eu mes enfants, je préfère les oublier, pour en faire d'autres. Seulement les enfants, ce n'est pas facile de s'en débarasser.

C.A.P. : *Oui, mais au moment de l'accouchement, lequel de ces jumeaux apparaît le premier ? L'image ou le texte ? Et comment la mise en pages établit-elle ensuite la relation qui les ordonne ?*

Tom Ungerer : En français, en anglais et en allemand on dit un « livre d'images », « picture book », « bilderbook ». Donc l'image est primordiale, on regarde d'abord l'image et on lit le texte ensuite. Mais ça peut changer aussi avec l'âge. Quand on arrive à l'âge de *Pas de baiser pour maman*, là, il y a déjà plus d'égalité entre le texte et l'image ; et si vous allez plus loin encore comme, par exemple, pour *À la guerre comme à la guerre*, c'est le texte qui passe en premier, les images sont là pour assaisonner le matériel de base.

C.A.P. : *À partir de quels critères choisissez-vous votre format ou la typographie de vos livres ?*

Tom Ungerer : En général je laisse faire l'éditeur qui me montre ses projets, puis au bout de deux ou trois livres, je connais sa mise en pages, et je la garde. Dans mon œuvre de caricaturiste, j'ai l'habitude de dire : « je dessine ce que j'écris et j'écris ce que je dessine ». Dans la satire sur la société, sur la violence, un dessin doit frapper, plus vite, plus dur, plus fort. C'est un digest qui peut en dire plus que deux ou trois pages de textes. Dans le fond l'essentiel c'est de s'exprimer, et là, tout est bon.

C.A.P. : *En 1973 vous avez écrit : « J'ai conçu mon dernier livre pour enfants car j'ai douté de la nécessité de continuer. » Est-ce que vous pourriez nous dire ce que vous entendiez par là ?*

Tom Ungerer : Je pensais que j'en avais fait assez, considérant l'afflux énorme des livres d'enfants ; c'est absolument effarant, il y a une surproduction, que je trouve très néfaste. En Amérique, les enfants vont à la bibliothèque et ramènent 12, 13, 14 livres

par semaine et les rapportent la semaine suivante. Il vaudrait bien mieux avoir peu de classiques - mais qui imprègnent l'enfance. S'il y a trop de livres, nous retrouvons les problèmes de la consommation.

Quand j'ai fait du livre d'enfant, je l'ai fait pour moi-même, pour amuser l'enfant qui est en moi. Je n'ai pas fait des livres pour les enfants des autres, ni pour mes enfants. Mes enfants n'ont pas été élevés avec mes livres... heureusement ! Je suis mon propre aïeul. Et si je me remettais maintenant à faire de nouveau des livres d'enfant, ce qui n'est pas impossible, je le ferais pour mon plaisir.

Je me suis toujours battu pour faire sauter certains tabous. À un moment donné, j'ai considéré que j'avais fait sauter ces tabous. Surtout à mes dépens : mes livres pour enfants étaient encore sur la liste noire, il y a cinq ans aux États-Unis ; les gens ne veulent pas admettre la réalité des choses comme elles sont. Mais pourquoi inventer un monde qui n'existe pas pour les enfants ?

Je n'ai pas élevé mes propres enfants avec beaucoup de livres d'enfant. Nous avons une ferme, et quand on vit à la campagne, chaque animal est un livre d'enfant... la nature aussi, chaque fleur est un livre d'enfant. Je pense qu'on devrait prendre plus de risques avec les enfants ; non pas avec des livres soi-disant faits pour eux sur la nature, mais en leur donnant de vrais ouvrages de botanique avec une nomenclature adulte. Ils sont très bien illustrés. Pourquoi s'imaginer que les enfants sont des petits imbéciles ? Ils peuvent très bien comprendre des choses... Il faut toujours mettre les enfants au-dessus de leur niveau. Ne pas les rapetisser. L'essentiel c'est de lire à haute voix. On m'a toujours lu à haute voix. L'essentiel est de lire des livres où il y a des mots qu'on ne connaît pas, pour que le mystère du vocabulaire agisse. En Irlande, c'est la langue adulte qui prédomine pour tout car il y a un autre phénomène qui entre en jeu : ce sont des familles nombreuses.

Mes enfants ont des amis de 35, de 40 ans, ou de 18 ans et ils savent aussi bien jouer avec un bébé, il n'y a pas de différence entre les âges. Je me rappelle que le grand combat que j'ai eu aux États-Unis, c'était d'introduire des mots. Le vocabulaire était limité à 2000 mots, je crois ? Dans *Le Chapeau volant*, j'ai employé le mot « tilbury », qui désigne une certaine catégorie de voiture à cheval, on m'a répondu : « Non, c'est un chariot ». Dans *Les Trois brigands*, pour le tromblon on m'a dit « no, it's a gun » - (non, c'est un fusil !). Je me suis vraiment fortement battu à l'époque pour donner aux enfants un vocabulaire. Parce que plus on a de vocabulaire, plus on a de fantaisie.

C.A.P : *Quelles ont été vos lectures d'enfance ? Qu'avez-vous lu quand vous étiez enfant ?*

Tom Ungerer : Les choses qu'il y avait déjà dans la famille, Ludwig Richter, le grand romantique, *La Famille Lienburg* que nous lisions parfois le soir, Wilhelm Busch, il y avait évidemment Hansi, essentiellement *L'Histoire d'Alsace racontée aux petits enfants*. J'ai découvert par la suite que c'était une monstruosité qui nous apprenait à haïr, or je hais la haine. Et j'ai appris à détester ce grand talent. Il y avait aussi quelques Benjamin Rabier, un Samivel et comme je suis le plus jeune de la famille, j'ai hérité de mes frères et sœurs plus âgés que moi des choses comme *L'Espiegle Lili*. Il y avait encore les premiers *Tintin*, publiés à l'époque dans la revue *Vaillant*. C'était assez mélangé.

Noëlle Batt : *J'aimerais, si vous le voulez bien, que vous nous parliez un peu de votre rencontre avec Ambrose Bierce, par texte interposé, puisque vous le nommez dans la dédicace d'Allumette. Vous dites quelque part que vous voulez être subversif mais*

positif, et c'est vrai que votre fin est beaucoup plus positive que celle de Bierce.

Tom Ungerer : Je pense que le grand luxe dans la vie ce sont les rencontres. Il ne faut pas les ignorer. Ça peut être une personne ou un livre, ou une musique. Quand je suis arrivé aux États-Unis on m'a dit : « Il faut lire Ambrose Bierce. » Alors je me suis mis à le lire, et je me suis aperçu que nous partagions le même « no man's land », et il n'est pas le seul. En fait à la base de la littérature américaine, il y a le journalisme : Mark Twain, Edgar Allan Poe, Hemingway, tous étaient des journalistes. Ils ont donc une approche beaucoup plus réelle ; remarquez, en France, Alphonse Allais aussi était journaliste. Mais en Amérique, le journalisme est traditionnellement à l'origine de la littérature. Alors que chez nous, nous avons plutôt des auteurs qui par la suite ont travaillé pour la presse et sont devenus des journalistes polémiques. L'influence de Bierce sur moi a été très forte. Son style d'abord : pas de flonflon ; toujours l'expression la plus économe.

Moi, je ne suis pas un écrivain. Ce n'est pas parce que j'écris et que j'aime écrire que je suis un écrivain. Quand je donne un texte à mon éditeur Daniel Keel, c'est la coupe sèche. Il reprend ce que j'ai écrit ligne par ligne pour que nous aboutissions au parcours le plus court. En allemand, je me fixe parfois des limites. C'est un exercice qu'on devrait donner aux jeunes à l'école : décrire un personnage ou bien une personne en trois phrases. Moi, j'y suis parvenu avec un seul mot. Il est vrai qu'en allemand on peut prendre n'importe quels mots, les mettre ensemble, les souder et puis en fabriquer un nouveau. Alors pour moi c'est devenu un jeu. À l'inverse quand on relit la description du *Cousin Pons* c'est absolument étonnant. Ça c'est un écrivain, mais je ne suis pas Balzac.

Michèle Cochet : *J'aurais voulu vous demander si vous utilisiez la photographie*

comme support de l'illustration. Il m'a semblé qu'il y avait dans Photographie, paru aux Éditions Braus, des prises de vue que l'on retrouvait dans Nos années de boucherie.

Tom Ungerer : Je vais vous expliquer tout de suite. Dans *Nos années de boucherie*, il n'y pas de photographie, mais compte tenu du climat de violence qu'il y avait alors en Nouvelle Écosse, je ne pouvais pas m'asseoir et dessiner un taudis ou une vieille voiture ; c'était beaucoup trop risqué de croquer une baraque où les gens seraient sortis et m'auraient cassé la gueule. Alors ce que je faisais, c'est que ma femme conduisait, et en passant je photographiais l'endroit. Rentré au studio, je projetais sur le mur ma pellicule développée ; de sorte que j'avais devant moi un paysage que je pouvais dessiner.

Pour les nus j'ai agi différemment ; d'abord j'ai fait des esquisses, ensuite j'ai fait une photo et après j'ai corrigé mes esquisses. C'est un des rares cas où j'ai procédé comme ça.

C.A.P : *Donc c'est un peu comme avec les langues. Vous n'avez pas de trajectoire obligée : tantôt vous allez d'amont en aval, tantôt vous faites l'inverse.*

Tom Ungerer : En fait, il existe un parcours, une osmose qui dépend du sujet ; il m'arrive aussi carrément de copier ; de temps en temps par exemple, je réétudie la botanique, ou je prends un ouvrage d'anatomie et je copie les muscles. D'ailleurs je pense que c'est comme ça que j'ai le plus appris. Quand on commence on n'est pas toujours inspiré, alors on étudie. Et quand j'étais jeune, j'avais mon *Petit Larousse*, vous savez le Larousse rose, et je copiait systématiquement toutes les petites vignettes, comme ça j'apprenais dans le détail comment tout marchait. Et je dois dire que s'il m'arrive de tomber sur une photo de presse qui me saisit, je m'en inspire. Par exemple quand j'étudie le costume, je prends un vieil Holbein, et je copie. Une fois que je connais

le costume par cœur, que je sais exactement comment il est fait, je n'ai plus à faire de recherches, et à ce moment-là je peux me lancer librement. On obtient cette facilité du trait uniquement parce qu'on sait par cœur un sujet. Sinon, dans le trait, dans le laisser aller, si on est à chaque fois obligé de recommencer, ça ralentit. C'est pour ça que j'ai une belle bibliothèque, parce que tout m'intéresse, la minéralogie, l'anatomie, plein de choses diverses. Mais le problème c'est qu'une fois qu'on dessine trop bien on perd son innocence. Quand je vois les dessins mal dessinés que je faisais autrefois, je les trouve absolument abominables, mais ils ont une qualité d'innocence que je n'ai plus. Quand nous avons sorti un livre sur les courses de chevaux avec Daniel Keel, nous avions des piles de croquis parce que j'ai toujours dessiné beaucoup de chevaux, mais finalement on a simplement reproduit le premier carnet de croquis que j'avais fait quand je travaillais pour *Sport illustré* aux États-Unis. Car, malgré les erreurs d'anatomie, les exagérations rendaient mieux que ce que j'ai fait par la suite. Par moments on se demande : « que faut-il faire ? Ne pas dessiner ? »

Noëlle Batt : *En voyant certains de vos dessins et ceux de Gustave Doré, on perçoit qu'il y a manifestement une rencontre. Est-ce quelque chose que vous avez travaillé consciemment ou est-ce là un apprentissage ancien, qui à un moment donné, ressort dans un dessin ?*

Tomi Ungerer : Non, mais c'est très intéressant, car on trouve des influences de base : Hansi, Ludwig Richter qu'on avait à la maison dans mon plus jeune âge. De Gustave Doré, nous avions les *Fables* de La Fontaine. Ma marraine avait donné un beau volume de ces *Fables* à mon frère. Par la suite on m'a comparé à Grosz, que je ne connaissais pas alors. Bien sûr quand je l'ai découvert, cette influence s'est accusée. Par la suite, Dau-

mier, Schiele, Ingres, m'ont énormément influencé. Mais, surtout, très tôt, *Le Retable d'Issenheim* de Mathias Grünewald, m'a totalement bouleversé. Et encore une chose : Saül Steinberg, que je considère comme le plus grand dessinateur de notre époque. Là ce n'est pas seulement une question de style ; Saül Steinberg m'a vraiment appris à complètement rationaliser, à distiller une idée, pour parvenir, grâce à une économie du trait maximale, à en exprimer la quintessence. Pour arriver à ça il faut éviter tous les détails inutiles. Avec Thurber j'ai aussi appris la fable. Une fable comme *The Last Flower*, qui n'est pas une histoire pour enfant, doit, pour pouvoir raconter une histoire en trente-deux dessins, être porteuse d'idées.

C.A.P : *Vous venez de parler des influences littéraires et artistiques que vous avez reçues. Aujourd'hui à qui vont vos préférences ?*

Tomi Ungerer : Vraiment dans la vie, ma passion, ce sont les livres. D'autant plus que je n'ai pas de bachot et que j'ai quitté le système d'éducation français assez tôt pour ne pas être dégoûté par la littérature... j'ai toujours eu la liberté et le plaisir de découvrir et je continue. On ne peut pas parler vraiment d'auteurs préférés ou d'artistes préférés, mais d'ouvrages préférés, je suis ouvert à tout.

C.A.P : *Si vous deviez partir dans une île déserte avec dix titres, qu'est-ce que vous choisiriez ?*

Tomi Ungerer : Ce serait *Le Petit Larousse*. Ou bien un ouvrage sur la botanique de l'île déserte parce que je n'ai pas envie de manger des plantes empoisonnées.

C.A.P : *Et les huit autres qu'est-ce que ce serait ?*

Tomi Ungerer : C'est difficile à dire, ma réponse change tous les jours. Ce serait peut-être l'*Ulysse* de Joyce où *Finnegan's Wake* qui a force d'être obscur illumine. Il faut

drait aussi savoir combien de temps je resterais dans cette île, parce que j'aime bien les dictionnaires de langue... un bon gros dictionnaire allemand-français. Dans l'avion, je parcours parfois mon dictionnaire. Il existe des tas de mots qu'on ne connaît pas, on les lit mais on ne les utilise pas. Alors j'ai un truc : quand je tombe sur un mot inconnu, je l'utilise pour faire une phrase complètement absurde, complètement ridicule, comme ça je me le rappelle. Chez moi c'est en général obscène, mais enfin...

Kersti Chaplet : *J'aimerais vous poser une question sur la couleur et le trait. J'ai l'impression que vous travaillez un peu comme avec les langues, votre trait existe très fortement et la couleur aussi, mais souvent par aplats, et je me demande si vous élaborerez les deux ensemble ?*

Tom Ungerer : Je suis essentiellement un dessinateur. C'est le dessin qui m'intéresse parce que ça exige beaucoup de rigueur. Quand on fait de la peinture, on peut peindre par dessus, on peut rajouter des couches, alors que quand je dessine, il est rare que j'utilise une gomme. Je préfère refaire. Dans *Babylon*, le premier dessin, « Après le déluge », je crois que l'ai refait 35 fois... jusqu'à ce qu'il y ait le coup de main. Je suis donc essentiellement un dessinateur et je colore le dessin. Par contre, c'est complètement différent pour l'affiche où la couleur joue un rôle plus important. Mais ce qui me plaît dans le trait, c'est qu'il ne pardonne pas. Dans la langue aussi, le trait d'esprit ne devrait pas pardonner. C'est toujours la rigueur. Il y a des mots que j'aime bien utiliser : rigueur, discipline... c'est à la fois protestant et germanique.

C.A.P. : *Vous parlez de vos racines germaniques, où situez-vous votre ramure latine ?*

Tom Ungerer : La fantaisie, je pense que fantaisie est un mot très français.

- Continuez-vous à lire la production d'albums pour enfants, et parmi cette production à qui vont vos préférences ?

Tom Ungerer : Je dois dire que je ne suis vraiment pas au courant. Ma vraie passion c'est la littérature. Cependant il ne fait pas de doute que la qualité de l'illustration de nos jours est certainement bien meilleure qu'il y a trente, trente-cinq ans. Je trouve que l'illustration est devenue presque trop bonne. Là aussi, j'en reviens un petit peu à la perte de l'innocence. Je ne comprends pas comment mes livres, des livres que j'ai faits il y a trente-cinq ans sont encore là ; ça me dépasse, et ça me gêne. Les textes ça va, l'idée aussi, mais je trouve ça mal dessiné. Or c'est peut-être justement parce que c'est mal dessiné que ça garde une certaine innocence. Il n'y a rien de plus ennuyeux que la perfection. Regardez la Vénus de Milo, si elle avait ses bras, elle ressemblerait à ce qu'on voit dans tous les cimetières. Ce qu'il faudrait, c'est aller dans les cimetières casser toutes les statues et on aurait des chefs-d'œuvre.

C.A.P. : *Il semble que vous ayez une passion de collectionneur. Quel rôle votre collection de jouets a-t-elle eu dans votre travail ?*

Tom Ungerer : J'ai toujours beaucoup collectionné dans ma vie, pour ensuite m'en débarrasser. Lorsque *À la guerre comme à la guerre* est sorti, ça a vraiment provoqué des réactions très vives, ça a débloqué les esprits. Je me retrouve maintenant avec des caisses et des caisses d'archives que les gens m'envoient, des choses qui proviennent de leurs caves, des livres, des documents de l'époque nazie, tout ça a atterri chez moi. En Alsace, on ne parle pas de toute cette époque, - mon livre a représenté une espèce d'exorcisme. Maintenant je me sens dépassé. Évidemment cette collection de documents va un jour rejoindre les bibliothèques de la ville. Une collection pour moi est valable tant que je peux l'utiliser.

Pour ce qui est du jouet, il m'a toujours fasciné ; j'ai commencé par acquérir ce que je n'avais pas eu, jusqu'au jour où ma collection a pris une telle importance que je l'ai donnée à la Ville de Strasbourg. Elle ira rejoindre la donation que j'ai faite et qui sera bientôt installée, j'espère, dans l'ancien musée d'art moderne de la ville. Je pense qu'à partir du moment où on a une collection il faut que ça serve au public. Ça fait plaisir et puis au moins on se donne de l'importance, on a l'impression d'avoir fait quelque chose.

C.A.P : *Vous vous êtes servi des jouets comme modèle ?*

Tomi Ungerer : Oui, je m'en suis servi. Quand j'étais aux États-Unis j'ai établi un précédent légal en arrivant à faire accepter que l'achat de mes jouets soit déductible de mes impôts. J'ai expliqué qu'un photographe a besoin d'un modèle, d'une « belle fille » - moi aussi d'ailleurs. Donc je suis arrivé à faire admettre que j'avais besoin de jouets comme modèles, pour mes livres d'enfants. Et tous mes jouets que j'ai donnés ensuite à la Ville de Strasbourg, c'est un petit peu aux dépens des services des Impôts américains.

J'aime particulièrement collectionner ce qui est absurde, ce qui est abominable que ce soit des objets, ou des imprimés. Par exemple en Amérique, j'ai pris pendant deux ans un abonnement à la revue professionnelle des croque-morts. Ce sont des choses qui sortent de l'ordinaire et qui deviennent très rares au bout de quelques années.

Noëlle Batt : *Pour rester dans le cadre de votre activité de collectionneur, je crois que vous avez écrit quelque part que vous collectionniez les détails. Comment est-ce conciliable avec ce que vous souligniez tout à l'heure : que le trait doit sortir d'un jet ? Quand on voit les images de vos livres pour*

enfants, dans Allumette ou bien Monsieur Racine, ce sont des images dans lesquelles il y a évidemment une composition d'ensemble, mais aussi des détails.

Tomi Ungerer : Ce sont des choses qui vous tombent dessus. J'imagine qu'au départ je dois avoir la composition en tête parce que je commence par le détail le plus important : par exemple une cravate ; je dessine d'abord la cravate, ensuite j'ajoute le visage sur la cravate, et ensuite j'ajoute le reste. Ou bien le dessin reste très simple, surtout dans la satire, mais je ne suis pas sûr de ce que je dis là, parce que ça dépend du jour... et du sujet aussi. Dans la composition de ces dessins d'accumulation, comme dans *Monsieur Racine*, il ne faut pas oublier une personne à laquelle je dois beaucoup, c'est Dubout. C'est lui qui est à l'origine du procédé, ce truc, le rafistolage, c'est lui qui l'a inventé et même si je trouve ça exagéré, c'est très intéressant.

C.A.P : *Vous venez de nous dire, et c'est flagrant quand on regarde votre œuvre, que vous dessinez beaucoup d'après nature. Or, il y a souvent antagonisme entre les dessinateurs naturalistes et les illustrateurs pour enfants qui habillent les animaux et les dénaturent. Comment vous situez-vous par rapport à ces deux traditions ?*

Tomi Ungerer : La fantaisie doit s'appuyer sur des faits concrets. La chose la plus importante pour moi c'est l'absurde, c'est une chose qui se cultive, qui se pratique. Tout est absurde autour de nous. Tout est prouvé par l'absurde.

Or dans l'absurde, il y a une logique. Par exemple, comme j'aime toujours un peu choquer le public, l'autre jour en Allemagne, j'ai commencé mon discours en disant : « J'ai trouvé la solution pour les problèmes de l'Afrique : réintroduire le cannibalisme. Il y aura moins de Noirs et ils auront à manger. » Tout le monde m'a fait une sale gueule. J'ai ajouté : « Regardez, qu'est-ce qu'il y avait

avant ? Il y avait le cannibalisme du colonialisme, le cannibalisme de l'exploitation, de l'esclavagisme. » Il y a d'abord un concept absurde mais qui en fin de compte ne l'est plus quand on le met en contact avec d'autres absurdités. C'est un petit peu comme en mathématiques, une absurdité multipliée par une absurdité vous donne une logique.

J'ai lu dans le journal l'histoire d'un accident incroyable qui est arrivé à Vienne. C'était des gens qui habitaient au 12^e ou au 14^e étage. Le mari et la femme se disputaient parce que la femme avait un amant. Le mari lui dit : « je t'interdis de le revoir », il l'enferme dans l'appartement et descend. La femme désespérée se jette par la fenêtre, son mari sort justement dans la rue, elle lui tombe dessus, et tous les deux sont morts du même choc. C'est aussi absurde que le bombardement de Dresde où 240 000 personnes ont été tuées ; les gens couverts de phosphore s'étaient réfugiés dans les lacs du parc et ont été mitraillés au petit jour par les appareils de chasse américains.

C.A.P. : *Aux États-Unis on n'accepte pas que vous fassiez à la fois des livres pour enfants et des livres érotiques.*

Tom Ungerer : L'Amérique est un pays de SS : de Sauvages et de Spécialistes. Et là-bas il faut être spécialiste. Vous parliez de la littérature tout à l'heure : en France, on dit homme de Lettres, en Amérique c'est beaucoup plus spécialisé. Un poète est un poète. Moi, la spécialisation, c'est pas tellement mon truc, je suis l'éternel amateur. Quand on est amateur, on prend la crème qui flotte sur le lait et on laisse le reste, on n'est pas obligé de tout connaître, de tout faire, c'est aussi une façon de s'amuser. Quand on est curieux de tout, il faut donner une certaine discipline à sa curiosité en restant superficiel.

Noëlle Batt : *Je crois qu'il y a chez vous une sorte de plaisir à ne pas être là où on vous*

attend et à vous déplacer constamment. On a l'impression que dès que vous êtes quelque part, vous imaginez que vous pourriez être ailleurs et vous allez ailleurs, en un sens.

Tom Ungerer : Oui, je suis mon chemin et je ne me pose pas vraiment trop de questions. C'est la peur de la répétition qui me pousse à continuer. J'ai du mal à comprendre quelqu'un qui fait le même style, la même chose toute sa vie, ça je n'y arriverais pas.

C'est peut-être aussi une insécurité, une fuite dans les idées.

- *En lisant À la guerre comme à la guerre j'ai été très frappé par ce que vous racontez de ce qui s'est passé à la Libération quand les Français ont brûlé des livres.*

Tom Ungerer : Oui à la Libération, les Français ont brûlé la superbe bibliothèque qu'il y avait au-dessus de la salle des fêtes baroque du lycée, ils ont vidé les livres et ont cassé même les bustes de plâtre des philosophes grecs et latins. Je suis retourné là-bas, il y a peut-être quinze ans, pour faire un film et quand on m'a ouvert les portes de cette superbe bibliothèque, vraiment j'ai hurlé de rage. Cela m'a seulement appris la relativité des choses. Nous parlions tout à l'heure de l'absurde et l'absurde amène à la relativité. Il y a des gens bien partout. Il y a le bien et il y a le mal. Utiliser le mal pour faire du bien, ou utiliser le bien pour faire du mal, c'est déjà absurde. Tiens, quand j'y pense maintenant, c'est un peu ça l'histoire des *Trois brigands*. D'être amoral c'est ennuyeux, d'être caporal l'est un petit peu moins...

C.A.P. : *Vous êtes un moraliste ?*

Tom Ungerer : Ça me préoccupe oui, mais enfin, si on parle de ça, on n'a pas fini.

- *Il y a un débat sur Das große Liederbuch, à savoir le livre de chansons allemandes que vous avez illustré : offre-t-il seulement un*

niveau de lecture purement romantique, ou peut-on y voir divers degrés de lecture ?

Tom Ungerer : Je pense que c'est sans doute un livre que j'ai fait pour des raisons sentimentales. Vraiment carrément sentimentales. C'est très germanique. À la maison, nous avons été élevés dans la chanson, la chanson française, mais surtout ces belles chansons allemandes traditionnelles. En Allemagne, il faut dire que les textes des grands écrivains comme Schiller, Goethe, ont été mis en musique par Schuman, Schubert. Toute une époque romantique. Ces superbes chansons qui ont trait à la nature ont bercé mon enfance et je les ai toujours adorées. Or il y a eu un drame avec les nazis qui ont mis la chanson sur un piédestal pour leur propagande. Il y avait donc les chansons de propagande, qui sont d'ailleurs aussi formidables, des chansons de marche, et intégrées dans tout ça, les chansons populaires traditionnelles. J'en ai discuté un soir avec mon éditeur suisse Daniel Keel qui m'a dit : « Écoute, il faudrait vraiment ressortir ça. » Personne ne voulait plus en Allemagne chanter ces chansons-là parce qu'elles représentaient l'époque nazie. Quand ce livre est sorti, il s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires, et je peux vraiment dire

que ça a débloqué les Allemands. C'est comme si j'avais percé un abcès. Les gens se sont remis à chanter grâce au livre. Je suis content, car je pense que j'ai fait du bon boulot.

C'est comme quand j'ai fait une affiche pour le sida qui a rapporté tant et tant de fric pour Médecins sans frontières ; quand il y a un résultat, je suis content.

Mais le grand problème c'est quand je fais un livre comme le *Schwarzbuch* qui a eu le prix du livre politique en Allemagne. Quand un livre comme celui-là paraît, ce sont des gens déjà acquis à ces idées qui l'achètent. Donc, moi qui suis, comme vous le savez, tout à fait antifasciste, antiraciste, je me sers de tous les moyens pour faire passer mon message. Avec souvent la brutalité la plus totale : j'utilise les moyens fascistes pour attaquer le fascisme dans une affiche. Avec l'affiche ou certaines autres choses, on passe vraiment à l'action comme nous l'avons beaucoup fait avec Robert Walter qui était directeur de la Culture Bank ; c'est la barricade, on fait quelque chose. Un dessin ou même un discours c'est un complément.

Il faut quand même rigoler un petit peu... Mais comme je dis toujours : « Il faut rigoler sérieusement ». ■